

Son attitude, en effet, est proprement inexplicable par les moyens de la psychologie ordinaire, qu'elle dépasse et qu'elle contredit. Elle ne peut se comprendre que d'une âme réellement renouvée, « convertie » au sens étymologique du mot, c'est-à-dire retournée comme un gant par l'invasion de la grâce et regardant dès lors par l'endroit les choses dont le monde ne voit que l'envers.

L'homme du commun confond l'obéissance du Père de Montfort avec la résignation. Ce sont là des choses tout à fait distinctes. La résignation est une soumission au mal ; elle laisse subsister au fond de l'âme qui se fait violence un levain de révolte et d'amertume. La sérénité du saint repose sur un optimisme parfait. Son adhésion est entièrement consentante et tranquille. Il ne mêle pas ses prétentions avec celles de la Providence ; il laisse à chacun sa part. L'intention est à lui et elle le juge, mais les résultats ne regardent pas la créature. Que les effets immédiats, les seuls visibles, de son action ne soient pas ceux qu'elle ait attendus, cela n'a absolument aucune importance. Nous sommes là dans l'ordre temporel que le regard du prédestiné doit franchir. Sur le plan de l'éternité, Dieu dispose et il sait ce qu'il fait. Le bon serviteur, pour être content, n'a qu'à verser l'obole qui lui est prescrite et ensuite à fermer les yeux. « Dieu soit béni, s'écrie Grignon de Montfort ; je n'ai jamais songé à ma gloire, mais à la sienne. J'espère qu'il me recevra avec la même faveur que si j'avais réussi. »

M. des Bastières a conté la visite de condoléance qu'il a faite à son maître et l'étonnement qu'il en a rapporté.

« Je croyais, dit-il, le trouver accablé de chagrin ; je me disposais à faire tout mon possible pour le consoler ; mais je fus très surpris lorsque je le vis plus gai et plus content que moi.

« Je lui dis en riant :

« — Vous faites l'homme fort et courageux. Pourvu qu'il n'y ait rien là d'affecté, à la bonne heure !

« — Je ne suis ni fort ni courageux, dit-il, mais, Dieu merci, je n'ai ni peine ni chagrin ; je suis content.

« — Vous êtes donc bien aise qu'on détruise votre calvaire ?

« — Je ne suis ni bien aise ni fâché. Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint nom soit béni. Si la chose dépendait de moi, il subsisterait aussi longtemps que le monde ; mais comme elle dépend immédiatement de Dieu, que sa volonté soit faite, et non la mienne. »

## IX

## LA ROCHELLE ET LES FONDATIONS

CHRONOLOGIE : Missions dans le diocèse de Luçon (mai-juin 1711). La Rochelle, prédications en ville et dans la campagne (juin à début 1712). Prédications à l'île d'Yeu (février-mars-20 avril 1712). Voyage à Nantes (12 mai 1712). Missions à La Garnache, Sallertaine, Challans, Saint-Christophe-en-Ligneron (mai-juillet 1712). La Rochelle, l'Ermitage Saint-Eloi (été, automne (1712). Missions à Thairé, Saint-Vivien, Escandes (hiver 1712), à Courçon (début 1713), à La Séguinière (juin 1713).

Un soir du mois de juin 1711, deux piétons exténués franchissaient les douves de la Porte du Landar, appelée depuis Porte Dauphine, et pénétraient dans une maison basse que son auvent orné d'une branche de houx désignait pour être une hôtellerie. Leur mince équipage, leur maigre visage trempé de sueur trahissaient une telle indigence que le patron, sans mot dire, les congédia de la main. La nuit tombait. Quelques pas plus loin, une auberge beaucoup plus sordide consentit à leur donner le vivre et le couvert. Peu de chose, une soupe aux légumes pour calmer la faim, un lit de sangle au grenier pour reposer les membres las. Pourtant, l'un des deux voyageurs se penche avec inquiétude à l'oreille de son compagnon : « Vous savez, père, que notre dernier liard est entré dans la bourse d'un mendiant. Comment ferons-nous pour payer ? — Mathurin, répond l'autre, tu t'embarrasses de beaucoup de choses, quand une seule est nécessaire. La Providence y pourvoira. » La note de douze sols ne fut pas soldée le lendemain, et l'hôte, prudent, en attendant le paiement qu'on lui promettait, retint pour gage un objet qu'il jugeait curieux et d'un certain prix : le

bâton du pèlerin dont le bourdon noueux et longuement poli par l'usage représentait la Sainte Vierge portant son Enfant. C'est ainsi que Grignon de Montfort, suivi de son fidèle disciple, entra pour la première fois à La Rochelle, comme il l'avait désiré, par la porte des humbles.

Huit mois d'une existence sédentaire avaient épuisé la patience de ce messenger de la Foi. La Bretagne tout entière ainsi que le Haut Poitou désormais fermés à ses prédications, il avait, de Nantes, jeté les yeux sur deux évêques qui, par chance, ne faisaient pas mine de le refouler. C'étaient deux anciens sulpiciens : Mgr de Lescure, à Luçon, et, à la Rochelle, Mgr de Champflour. Ce dernier, que Bossuet et Fénelon ont estimé, semble présenter les traits d'un grand prélat. « Quoique élevé au rang des princes de l'Eglise, a-t-on dit de lui (1), il ne s'écarterait jamais de la modeste simplicité de ses plus humbles ministres. Les superfluités les plus innocentes lui paraissaient odieuses et il se retranchait impitoyablement tout ce qui ne pouvait servir qu'à sa commodité propre ou à sa curiosité. Ses libéralités passaient pour excessives, mais elles lui paraissaient petites parce que l'amour qui les répandait était grand. De tous les noms, celui qui le flattait davantage était le nom de frère des pauvres. » A cet esprit d'humilité et de charité il joignait un « courage invincible ». Il n'en fallait pas moins pour résister aux calomnies enveloppantes qui suivaient à la trace le pieux vagabond comme un nuage pestilentiel. De fait, il est le seul, parmi les supérieurs qui l'ont approché, à l'avoir tout à fait compris et à l'avoir assisté jusqu'au bout sans défaillance. On le verra collaborer étroitement à son œuvre, présider en personne à sa dernière mission, pleurer à la mort de ce prêtre décrié qu'il considérait « comme le meilleur de son diocèse » et lui rendre des honneurs officiels.

A peine entré dans la terre d'asile, en avril ou mai 1711, Grignon de Montfort avait prêché à la Garnache et relevé Notre-Dame de la Victoire, puis plus à l'est à Saint-Hilaire-de-Loulay où, mal reçu par le curé, il avait accepté la botte de paille d'un paysan. Traversant ensuite de part en part le Bas-Poitou, il avait fait relâche à Luçon, que Richelieu assure être alors « le plus vilain évêché de France, le plus crotté et le plus désagréable (2) ». De ce gros marché de grains, d'étoffe et de bétail, posé sur des eaux mortes où remontent les galères, il atteignait enfin, par le chemin du littoral et le

(1) Le chanoine d'Arger, dans l'oraison funèbre qu'il prononça en l'église Saint-Barthélemy, à La Rochelle, à la mort de l'évêque en 1724.

(2) Lettre à M<sup>me</sup> de Bourges, 1606.

gué ferré (1) de Brand, sur la Sèvre, praticable seulement à marée basse, La Rochelle, encore tout émue du grand siège, dans ses remparts neufs construits sur les plans de Vauban (2) où, en dépit de bien des orages, il travaillera jusqu'à sa mort.

Au moment de son arrivée, les querelles religieuses ont atteint un degré d'exaltation qui n'est pas de nature à faciliter la tâche du prédicateur. Les calvinistes sont encore nombreux dans la ville malgré l'exode massif qui a suivi la révocation de l'Edit de Nantes. Quoique ayant reçu l'assurance qu'ils n'y seraient pas troublés, les mesures d'exception qui viennent de les frapper, destruction des temples, bannissement des pasteurs, interdiction du culte public, entretiennent une révolte latente, une hostilité contenue, mais farouche, et la mission pacificatrice de Fénelon (1686) n'a pas éteint le souvenir des dragons rouges dont le Poitou a eu le triste privilège de subir le premier les odieuses exactions.

De son côté, le jansénisme, après une trêve de quarante années, est en pleine recrudescence. L'affaire des *Réflexions Morales* du Père Quesnel, déferées par les Jésuites au jugement du Saint-Siège et censurées en 1708 par Clément XI, provoque de violentes discussions au sein du clergé. Les évêques de La Rochelle et de Luçon, qui en ont interdit la lecture, entrent, de ce fait, en conflit avec l'archevêque de Paris, cardinal de Noailles, qui a demandé au pape un nouvel examen du livre incriminé. Entre temps, les religieuses de Port-Royal sont dispersées par ordre du roi et leurs bâtiments rasés (1709-1710). La Bulle Unigenitus, confirmant la condamnation de la nouvelle doctrine, n'apaisera pas les esprits surexcités.

Des Huguenots et des Jansénistes, ennemis jurés, mais que rapproche une commune aversion de la dévotion mariale, partent les brocards, et quelquefois aussi les pavés lancés contre les fines statuettes de la Vierge nichées à l'angle des rues et qu'ils appellent par dérision des marionnettes. Mais il est évidemment abusif de mettre au compte de ces croyants de ferme piété, à l'exemple du Parlement de Bordeaux, les processions grotesques où l'on a promené des ânes revêtus de la chasuble et du bonnet carré, où un couvercle de pinte a contrefait le Saint-Sacrement, où des forcenés, hurlant des refrains impies, ont feint de communier avec des tranches de jambon et des morceaux de viande cuite (3).

(1) C'est-à-dire « payé ».

(2) 1689.

(3) Arrêt de la commission du Parlement de Bordeaux, portant condamnation à mort de plusieurs habitants de la ville d'Aymet, faisant profession de la religion prétendue réformée (1660).



Ces honteuses profanations sont le fait des libertins, nouvelle ivraie qui commence à croître, engraisée par un fumier clandestin, secte multiforme, confuse, sans philosophie déterminée autre que la licence des mœurs pratiquée sous le couvert de la souveraineté de la raison.

Des hommes dont la religion est devenue un parti, des adversaires aveuglés par la passion, murés dans leurs mots d'ordre et leurs préjugés, sont des auditeurs difficiles à convaincre. Fort capable de conduire sagement une controverse, Grignon se refuse généralement à ce genre de tournoi où la stratégie des rhétoriciens a plus de part que la puissance de la vérité. Une seule fois durant cette période de sa vie, on le voit, à Saint-Lô, accepter une conférence contradictoire avec les jansénistes. D'ordinaire, plutôt que de heurter des formules à d'autres formules, il préfère rechercher ce qui rapproche et ce qui unit, il s'efforce de dissiper les malentendus tenaces, les ignorances qui divisent si cruellement les hommes de bonne foi. A Villiers-en-Plaine, pays protestant où les mensonges l'ont précédé et où l'on tient pour établie la répugnance des catholiques à la lecture de la Bible, il la promène sous un dais en procession solennelle. Mais plus encore, il fait appel à ses arguments habituels qui viennent du cœur, à cette chaleur qui défige les cérébraux, les déloge de leurs définitions et de leurs cadres ; il leur impose cette évidence communicative qu'on reconnaît au timbre de l'âme.

Montfort fera ici comme partout des conversions nombreuses et retentissantes. Comme ailleurs, il secouera toute prudence pour aller à sa clientèle la plus pitoyable, les malades du corps dans les hôpitaux et, dans les bouges, les pauvres filles que la police raffe périodiquement et qu'on « gourbeille » ensuite du haut d'un pont (1), c'est-à-dire que l'on enferme dans une cage pour les plonger, à plusieurs reprises, dans la mer.

Le bon médecin est allé porter ses soins aux alentours de la ville à Lhoumeau, Laleu, Saint-Maurice (2), dans le pays plat parcouru d'ondulations vagues, sans arbres ni eaux courantes, et dont la monotonie n'est rompue que par le moutonnement des vignes rampantes. Sa retraite à l'hôpital Saint-Louis est suivie avec tant de zèle qu'on doit ouvrir à la foule envahissante le quadrilatère de la grande cour. Et dans la vaste chapelle des Jacobins (3), qui fait face à Notre-Dame, il

(1) Le pont de la Gourbeille qui mettait en communication la Grande-Rue et le faubourg du Perrot.

(2) Et aussi à Nieul, Lagord, Marsilly, Puilboreau, Périgny, peut-être à Dampierre et Saint-Xandre.

(3) On désignait sous ce nom les Dominicains.

donne, selon sa coutume, successivement, trois missions magnifiques aux hommes, aux femmes et aux militaires. De la procession qui clôtura la seconde, il nous est resté un portrait vivant, dessiné et commenté par un officier de la garnison ; il permet d'imaginer le déploiement pittoresque de ces cérémonies en plein air.

On y voit défilér, selon le rang protocolaire, des filles « du commun peuple », des grisettes (1), des demoiselles bourgeoises en robes blanches, coiffées de vastes cornettes ou de bonnets plats, puis des femmes mariées et des « dames », la tête couverte d'un capuchon noir, vêtues de larges robes noires, relevées par derrière en un énorme bourrelet, toutes pieds nus, tenant en mains un cierge, un chapelet et le contrat de renouvellement des promesses du baptême. Des guidons de diverses couleurs les séparent et l'on a eu soin de choisir pour les porter « les personnes du sexe les mieux tournées, dont la plupart avaient l'air d'amazones ». Viennent ensuite deux porteuses de torches, deux hautbois des canonnières, les clercs et les porte-croix, la bannière de Notre-Dame, le guidon blanc et noir des sœurs du Tiers Ordre des Jacobins. Les principaux maîtres de danse et de violon, contre lesquels le Père de Montfort s'était déchaîné dans ses sermons, sans doute arrivés à résipiscence, jouent de leurs instruments devant le missionnaire en grand manteau, portant une Vierge d'argent et entouré d'ecclésiastiques. Enfin, un piquet du régiment des Angles et de la Londe, habit marron clair, culotte et bas rouges, ferme la marche, tandis que le frère Mathurin, aidé de quelques sergents, court affairé d'une brigade à l'autre pour faire marcher et chanter en ordre la pieuse milice.

Succès éclatant. Non content de discipliner ainsi dans la ferveur plusieurs milliers de pénitentes, leur confesseur obtient ce jour-là un autre prodige. Pour les guérir du « feu de la langue » qui ravage la maison, il leur fait prononcer un vœu de silence, qu'elles observent, paraît-il, à la lettre, ne parlant pendant trois jours que par signes à leurs maris, leurs enfants et leurs domestiques.

Les hommes l'aident à dresser les calvaires, l'un à la porte de Landar, l'autre, au sud de la ville, à la porte Saint-Nicolas, celui-ci sous un ciel de fête où les assistants émerveillés ont vu flotter, comme à Pontchâteau, des croix lumineuses.

De telles victoires ne vont pas sans reflux. Tout au long de sa carrière, nous avons vu les vexations et les coups fondre

(1) C'est-à-dire des jeunes filles de condition modeste, ainsi appelées à cause de l'étoffe commune dont elles étaient ordinairement vêtues.

sur ce trouble-fête, dans le dessein de le décourager. Faut-il croire que sa longue résistance a exaspéré les assaillants ? Il leur est devenu à ce point incommode qu'ils paraissent résolus à s'en délivrer par tous les moyens. On hésiterait à admettre contre un cœur si généreux un pareil assaut de malignité, si des faits précis n'en portaient témoignage. De quel prix était donc pour les méchants le renversement de cette colonne ? Que Grignion fût catholique et prêtre dans une cité en grande partie hérétique, ne suffisait pas à le désigner pour l'exécution capitale. Mais lui-même, comme ses ennemis, jouent leur partie dans une lutte qui dépasse de loin la portée de nos regards. L'homme de Dieu détourne sur lui les persécutions comme le paratonnerre aspire la foudre. Il connaît la loi et d'avance il accepte de payer rançon pour le triomphe de la vérité.

« La plupart des prédicateurs, dira-t-il, n'ont que la langue, la bouche et la sagesse de l'homme, c'est pourquoi peu d'âmes sont éclairées, touchées et converties par leurs paroles, quoiqu'ils les aient tirées de l'Écriture Sainte, quoique les vérités qu'ils prêchent soient très bien appuyées, très bien prouvées, très bien agencées, très bien prononcées, très bien écoutées et applaudies... Comme ils ne battent que l'air et ne touchent que les oreilles, il ne faut pas s'étonner si personne ne les attaque, si l'esprit du mensonge ne dit mot, *in pace sunt ea quæ possidet* ; comme le prédicateur à la mode ne frappe point au cœur, qui est la citadelle où ce tyran est renfermé, il (1) ne s'étonne (2) pas beaucoup du grand bruit qu'on mène au dehors.

« Mais qu'un prédicateur, plein de la parole et de l'esprit de Dieu, vienne seulement à ouvrir la bouche, tout l'enfer sonne l'alarme et remue ciel et terre pour se défendre. C'est pour lors qu'il se fait une sanglante bataille entre la vérité qui passe par la bouche du prédicateur et le mensonge qui sort de l'enfer, entre ceux des auditeurs qui deviennent par leur foi les amis de cette vérité, et les autres qui, par leur incrédulité, deviennent les suppôts du père du mensonge. Un prédicateur de cette trempe divine va remuer, par les seules paroles de la vérité, quoique très simplement dites, toute une ville et toute une province par la guerre qu'il excite, ce qui est une suite du combat terrible qui fut livré dans le ciel entre la vérité de saint Michel et le mensonge de Lucifer et un effet des inimitiés que Dieu même a mises entre la race prédestinée de la Sainte Vierge et la race maudite du serpent. Il ne faut

(1) Le tyran.

(2) Se trouble.

donc pas que l'on s'étonne de la fausse paix où on laisse les prédicateurs à la mode, et des étranges persécutions et calomnies qu'on livre et qu'on lance contre les prédicateurs qui ont reçu le don de la parole éternelle (1). »

Au cours d'un sermon à l'hôpital, le Bienheureux a avisé des libertins qui troublent le recueillement de l'assemblée par leur tenue et leur conversation impertinente. Il les apostrophe sans ménagement : « Qui sont ces trois messieurs aux per-ruques poudrées ? Le démon les a suscités pour empêcher le fruit de la mission. Qu'ils décampent à l'instant. » Les damoiseaux étaient sortis en proférant des menaces. L'hiver suivant, par une nuit très sombre, Grignion de Montfort, quittant l'hôpital Saint-Louis, s'acheminait vers la rue des Merciers, où demeurait le sculpteur Ragon, dit Adam. Il était accompagné de M. des Bastières. Comme ils arrivaient au coin de la rue de la Rochelle, le Bienheureux fit halte et refusa d'aller plus loin. « Mon cœur, dit-il, est devenu froid comme de la glace. » On remit la course à une autre fois. Le hasard devait fournir une explication à cet étrange pressentiment. M. des Bastières, à quelque temps de là, surprit, à travers la cloison d'une chambre d'auberge, une conversation révélatrice. Il y apprit qu'on avait attendu son directeur pendant quatre heures, dans l'intention arrêtée de « lui casser la tête ».

C'est la seconde tentative préméditée d'assassinat, après celle de Cambon. Elle échoue, grâce à une protection mystérieuse. La troisième devait avoir malheureusement plus d'effet.

Un matin, après la messe et l'allocution, le missionnaire, à jeun, accepta, comme il lui arrivait fréquemment, un bol de bouillon qu'on lui servit dans la sacristie. Quelle main criminelle s'était approchée du breuvage ? Les violentes douleurs d'entrailles, aussitôt ressenties, ne laissèrent aucun doute sur la présence du poison. On put atténuer ses effets par des remèdes immédiats, sans doute en faisant prendre au malade de grandes quantités de lait chaud. La constitution était robuste. Elle résista. Mais le mal persévérant ne cessa de cheminer et de consumer peu à peu un corps qui ne cherchait point à se défendre. Des défaillances de plus en plus fréquentes avertissent le saint homme que l'heure approche où il lui faudra paraître devant le tribunal de Dieu.

Le Petit-Plessis, à l'est de la ville, cette propriété rustique où les Jésuites du Séminaire allaient chercher l'ombre pendant leurs vacances, lui a souvent offert un repos méditatif et mieux encore, huit cents mètres plus loin, la maison basse de Saint-

(1) Règle manuscrite des Frères missionnaires de la Compagnie de Marie.



Eloi, inconfortable et solitaire à souhait, lui tiendra lieu, en moins romantique, du désert de Saint-Lazare, qui fut autrefois si cher à son cœur. Un lit, une petite table, une chaise, un chandelier, suffisent à meubler ce réduit. Il s'y clôt dans l'intervalle des missions. Sans cesser de prier, il y travaille de ses mains à la sculpture d'un calvaire et de plusieurs statues de la Vierge, dont il fait don à l'hôpital et aux Dames de la Charité. Dans le silence, troublé seulement par les plaintes du vent et de la mer et par les sabots des sauniers qui claquent en direction des marais, c'est là qu'il compose à la hâte, en quelques semaines fiévreuses et tout ruisselant encore de la sueur des combats, l'œuvre écrite qui doit servir à ses successeurs de règle de vie et d'itinéraire spirituel.

Sauf un mince cahier de cantiques publié en 1711 et d'ailleurs introuvable, cette œuvre entière a dormi d'un long sommeil, prédit par son auteur, dans les coffres de la Compagnie de Marie, à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Elle a commencé à voir le jour à partir de 1842 (1).

Dans l'*Amour de la Sagesse éternelle* (2) Grignon de Montfort a donné la définition et les caractères de la vraie connaissance qui est à la fois sanctification, il a indiqué les quatre moyens de l'acquérir. *Le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, son ouvrage le plus répandu, développe le quatrième de ces moyens (3). *Le Secret de Marie* en est une première ébauche (4) et le *Secret admirable du Très Saint Rosaire*, en partie tiré du dominicain Antonin Thomas (5), entre dans le détail de cette dévotion qu'il chérit (6). Il faut ajouter à cette liste l'énorme recueil de ses *Cantiques* (7) et trois opuscules d'une portée considérable : les *Grandes Maximes*, extraites des instructions spirituelles adressées aux Filles de la Sagesse, la *Lettre circulaire aux Amis de la Croix*, écrite probablement de Rennes à l'intention des pénitents de Nantes, en 1714, et la *Prière pour demander à Dieu des Missionnaires* ou, par abréviation la *Prière embrasée*, quelques pages à peine mais « les plus brûlantes peut-être qu'on ait écrites

(1) *Le Traité de la Vraie Dévotion* en 1842. *L'Amour de la Sagesse éternelle* en 1876 le dernier en date de ses ouvrages : *Le Secret du Très Saint Rosaire* a été publié en 1926. Il reste des lettres et des plans de sermons inédits.

(2) Voir plus loin, ch. XI.

(3) Voir plus loin, ch. XIII.

(4) Voir ch. XIII.

(5) *Le Rosier Mystique de la Sainte Vierge* (Rennes 1698).

(6) Voir plus haut, ch. VII.

(7) *Idem*.

depuis les *Épîtres des Apôtres* (1). Enfin ses *Lettres*, dont quelques-unes seulement ont été recueillies (2).

C'est encore à l'ermitage de Saint-Eloi qu'il rédige ou qu'il met au point entre 1712 et 1715, les règles des deux institutions dont il va devenir le père. Il y pense depuis longtemps et sans doute les a-t-il retouchées sans cesse au cours de ses expériences de mission.

La Congrégation des Filles de la Sagesse a commencé à prendre corps à Poitiers vers la fin de l'année 1701. On se souvient qu'à cette époque Grignon de Montfort avait trié à l'Hôpital Général les pensionnaires les plus zélées au service de Dieu et du prochain et qu'il entraînait ce troupeau d'infirmités et de malades à la pratique de la charité et au développement de la vie intérieure. L'emploi du temps qu'il leur avait tracé devait rester, dans ses grandes lignes, celui des futures religieuses : lever à quatre heures du matin ; une heure d'oraison suivie de la récitation du premier chapelet ; assistance à la messe et travail jusqu'au repas de midi ; après une récréation d'une heure, récitation du second chapelet et travail jusqu'à cinq heures et demie ; oraison d'une demi-heure et récitation du troisième chapelet ; règle du silence observée toute la journée, sauf pendant les courtes récréations qui suivent les deux repas.

Cette association libre de pieuses laïques, qui a déjà reçu son nom de la chambre dite de « La Sagesse » qui leur est prêtée, prend un nouveau caractère lorsque le fondateur y fait entrer Marie-Louise Trichet, et qu'après une longue préparation équivalant à un noviciat, il lui confère le grade de professe en même temps qu'il lui fait revêtir l'habit, « celui des pauvres des hôpitaux et des campagnes » (3), que portent encore aujourd'hui les Sœurs grises : la grande cape paysanne noire à capuchon, la robe grise à plis serrés, la coiffe blanche retombant sur les épaules, la guimpe surmontée par devant du grand crucifix.

La règle définitive impose à la Communauté une vie active,

(1) Le P. Faber.

(2) Voici les meilleures éditions de ces ouvrages : *L'Amour de la Sagesse Éternelle* suivi des *Grandes Maximes* (Libr. Mariale, Pontchâteau, 1929). *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, suivi de la *Prière embrasée* (Bureau du Règne de Jésus par Marie, Saint-Laurent-sur-Sèvre, 1922). *Le Secret de Marie* (Libr. Mariale, Pontchâteau, 1942). *Le Secret admirable du Saint Rosaire* (Mame, Tours, 1920). *Cantiques avec études critiques et notes* par le R. P. F. Frade, S. M. M. (Libr. Mariale, Pontchâteau, 1929). *Lettres* (1928, hors commerce).

(3) Instructions aux Filles de la Sagesse (Règle 25).

exercée spécialement dans l'intérêt des pauvres et des enfants, dans les hôpitaux et les écoles, et une vie contemplative qui vise à l'acquisition de la Divine Sagesse par l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les religieuses s'y entraînent par le recueillement, par la prière, par la récitation du Rosaire qui gagne le cœur de la Vierge, par des austérités obligatoires mais proportionnées aux forces de chacune (1). Elles pratiquent l'obéissance absolue, elles « se regardent du nombre des pauvres et n'acceptent aucune rémunération pour leurs services ; elles ont chacune leur pauvre petite cellule, dans laquelle il n'y a qu'un lit de planches avec une paille et un matelas et des rideaux ; une table, une chaise, un Crucifix, une image de la Sainte Vierge, un coffre sans serrure, un portemanteau, des époussettes, un chandelier et un balai ; tout le reste, comme inutile et superflu, en est banni (Règle 26). « Dans leurs besoins corporels elles ne demandent jamais l'aumône à personne, mais elles s'abandonnent en toutes choses aux soins de la divine Providence, qui les aidera de la manière et dans le temps qu'elle voudra, comme si elles attendaient immédiatement d'un ange envoyé du ciel la nourriture et l'entretien. Et cependant elles travaillent à des ouvrages manuels, pour gagner quelque chose, comme si elles n'attendaient rien de Dieu. » (Règle 28.)

Les trois vœux simples, renouvelés chaque année pendant les cinq ans de noviciat, sont ensuite prononcés à perpétuité. La supérieure est élue pour trois ans et rééligible.

Parallèlement à cette œuvre, Grignon de Montfort a-t-il songé à instituer une congrégation pour l'enseignement des garçons ? Peut-on trouver la preuve de cette intention dans ses actes et dans ses écrits ? C'est ce que soutiennent les Frères de Saint-Gabriel qui se réclament de la même filiation montfortaine. On connaît l'œuvre admirable de ces éducateurs insignes, notamment leurs écoles de sourds-muets, d'aveugles et d'aveugles-sourds-muets, qui ont rendu des services incomparables. Il est certain, d'autre part, que le Bienheureux s'est adjoint, au cours de ses missions, des auxiliaires laïques et intermittents qu'il chargeait d'enseigner, avec le catéchisme, les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Contrairement à l'assertion de ses biographes, il semble qu'il n'ait pas, à proprement parler, fondé une école de garçons à La

Rochelle mais seulement pourvu d'instituteurs des écoles déjà créées par Mgr de Champflour (1). « A ces maîtres choisis parmi des pénitents instruits et estimables, mais déliés de tout engagement religieux, il a donné, aux dires de Grandet et de Clorivière, un prêtre pour directeur et il s'est donné la peine d'établir pour eux un programme et une méthode qui présentent des détails ingénieux. Il conseille, par exemple, la disposition des classes en amphithéâtre, la désignation de places d'honneur pour les élèves méritants qu'il distingue par les noms des chœurs angéliques, l'adoption de l'enseignement mutuel par lequel chaque écolier surveille, dirige et corrige son voisin. Par testament, il lègue à M. Mulot une petite maison de Vouvant, que lui a donnée une paroissienne, à condition qu'il y entretienne une école charitable.

Faut-il chercher, dans ces préoccupations pédagogiques, le germe de la future congrégation des Frères de Saint-Gabriel et en conclure qu'elle a été réellement « fondée » par le Bienheureux de Montfort ? Cette question controversée dépasse notre compétence et les bornes assignées à notre travail. Nous préférons ne pas entrer dans une discussion peut-être assez oiseuse et unir dans un même hommage les trois communautés issues, plus ou moins directement, du saint missionnaire, toutes trois également dignes d'être nommées ses filles bien-aimées et ses très méritantes héritières.

Mais le projet qui tient aux fibres les plus intimes de son cœur et de sa pensée, comme un fils tient aux entrailles de sa mère, le vœu sur lequel il appelle sans cesse avec gémississement le secours de la Providence, parce qu'il est le plus indispensable et le plus pressant, parce que de lui dépend peut-être le salut même de l'Eglise, c'est la naissance d'une petite communauté de bons missionnaires, animés de l'esprit brûlant des apôtres, qui portent partout la parole du Christ et rétablissent son empire sur les ruines de ses ennemis.

Ses premiers essais de missions, en même temps qu'ils augmentaient sa confiance dans l'efficacité du Rosaire et de la consécration à Marie, lui ont fait mesurer avec effroi la terrible démoralisation des campagnes. Le peuple, sans doute, est resté chrétien, mais sa foi se dessèche et meurt sous une apparence de santé. Des promesses de son baptême, il n'a con-

(1) A l'essai, certains points de la Règle durent être abandonnés, par exemple l'obligation pour les religieuses de prendre leur repos nocturne dans un cercueil.

(1) L'abbé Barbotin, aumônier actuel à l'hôpital Saint-Louis à La Rochelle, dont les recherches locales ont beaucoup servi à notre travail, a prouvé l'existence de nombreuses écoles dans cette ville à l'arrivée du Bienheureux et donné les raisons plausibles qui l'orientent vers cette affirmation.



servé tout au plus que la fidélité aux pratiques extérieures. Il a oublié les préceptes et le sens du message divin. Les pasteurs eux-mêmes, alanguis de paresse et de vanité, se rassurent par l'assiduité aux offices et n'osent pas regarder de trop près les consciences, de peur d'y lire les progrès de l'impiété et la corruption des mœurs. Cet abcès secret qui ronge les chairs de la chrétienté et que la plupart espèrent résorber par le mépris, Grignon, presque seul de son temps, en apprécie la malignité et en calcule les développements. On peut multiplier les temples, les ordonnances et les sermons, dénombrer avec orgueil la troupe des figurants et afficher la pompe et la puissance du clergé, tout ce décor fragile risque de crouler sur des fondements vermoulus, parce que le monde l'emporte et parce que « le Christ n'est pas aimé ».

La paroisse qui ne parvient pas à conserver, comment pourrait-elle accroître ? Le curé, fût-il un héros, est étouffé par des œuvres nécessaires mais accessoires, la présence aux enterrements et aux mariages, les écoles, les patronages et les confréries, l'administration des biens d'Eglise, l'état civil, les quêtes diverses et les visites de complaisance aux protecteurs. Quel temps reste-t-il pour la direction des âmes et pour l'apostolat dans les milieux envahis par le doute ou retournés à l'animalité ? L'un des premiers, Grignon de Montfort, avec une acuité de vue singulière, dénonce un état de fait qui, depuis, s'est sensiblement aggravé justement parce que son cri d'alarme n'a pas été entendu. Il s'aperçoit que la France, pour une large part, est redevenue un pays de mission, qu'il faut, à nouveau, l'évangéliser, « renouveler l'esprit du christianisme dans les chrétiens ».

A cette tâche immense et imprévue, les institutions du temps ne sont pas suffisamment adaptées. Certes, il existe des missionnaires à l'époque du Père de Montfort, tous les grands ordres ont les leurs et saint Vincent de Paul, par exemple, en lance encore de nouveaux dans les provinces ; et tous ces hommes sont pleins de zèle et font grand bien. Mais Grignon de Montfort veut autre chose : des troupes de choc spécialement préparées et tout entières mobilisées contre le danger mortel. Les Pères de la Compagnie de Marie ne seront pas occupés à « vicariser, régir des cures, enseigner la jeunesse ou former des prêtres dans les séminaires. C'est le change et le détour qu'ont malheureusement pris plusieurs saintes communautés, qui ne font plus de mission que par accident et comme en passant. La plupart de leurs membres sont, des années entières, sédentaires, pour ne pas dire solitaires, en leurs maisons de ville ou de campagne, qui ont pour devise :

*Habitores quietis* (1), au lieu que la devise des vrais missionnaires, comme saint Paul, est de pouvoir dire en vérité comme lui : *Instabiles sumus* (2). »

La nouvelle congrégation, dont il dessine maintenant les règles, sera donc exclusivement vouée aux missions. Les prêtres qui la composent seront libres de tout embarras et de tout autre soin, sans famille et sans emploi, sans bénéfices, sans ressources que celles qui leur seront fournies par la divine Providence. Il leur est interdit de posséder aucun argent ni meuble en propre, ni en cachette ni en public, de se charger d'écoliers ou de pensionnaires, de solliciter aucune rétribution ni aucune aumône d'aucune sorte.

Ainsi détachés de tout bien temporel et de tout soin capables de les arrêter et fixer — déchargés d'ailleurs des soucis matériels par des frères laïques — « ils sont légers pour courir partout où Dieu les appellera », soit à la ville, soit de préférence à la campagne et chez les pauvres pour lesquels ils épousent l'inclination du cœur de Jésus, « toujours tout prêts à dire à l'appel de l'obéissance : *Paratum cor meum, Deus : ecce adsum, ecce venio*, sans jamais pouvoir dire ce que disent tous les jours, en leur manière, tant de prêtres de terre, tant de bénéficiers de graisse, tant d'ecclésiastiques du plaisir, tant d'hôtes du repos : *emi, emi... duxi, etc., ideo non possum, non possum... Habe me excusatum* (4) ».

Au vœu de pauvreté, ils ajoutent celui d'obéissance, entière, prompte, joyeuse, aveugle et sainte, à leurs supérieurs et à leurs règles, une dévotion spéciale à Marie médiatrice, l'exercice constant de la charité. Ennemis du monde, ils évitent tout ce qui se ressent de son esprit, dans leurs manières, leurs conversations et leurs costumes, et autant que possible, ils vont toujours à pied, à l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres. Ils savent enfin qu'ils sont envoyés parmi les loups comme des agneaux dont ils doivent imiter la douceur, l'humilité et la patience, toujours disposés aux tribulations et aux sacrifices, comptant en toutes choses sur les soins de la divine Providence « qui ferait plutôt un miracle que de manquer aux besoins de ceux qui se fient en elle ».

« Ne craignez rien, petit troupeau, car Dieu votre Père a

(1) Hôtel du repos.

(2) Nous sommes voués à l'instabilité (Règles des Pères de Marie).

(3) Mon cœur est prêt, mon Dieu, me voici, je viens.

(4) « J'ai acheté, j'ai acheté... je viens de me marier... je ne peux pas, excusez-moi... » Allusion à la parabole des invités au festin (Marc, XIV, 15-24).

pour agréable de vous donner le royaume... Etant comme vous êtes tous, abandonnés à sa Providence, c'est à Dieu à vous soutenir et à vous multiplier : ne craignez donc point votre petit nombre. C'est à Dieu à vous défendre : ne craignez donc point vos ennemis. C'est à Dieu à vous vêtir, nourrir et entretenir : ne craignez donc point de manquer du nécessaire. C'est à Dieu à vous glorifier : ne craignez donc point qu'on vous enlève votre gloire. En un mot, ne craignez rien et dormez en sûreté sur son sein paternel (1). »

Grignon de Montfort, du fond de la chambre de Saint-Eloi, entrevoit au loin sa descendance, il imagine dans son cœur sa génération spirituelle née de la semence du Saint-Esprit. Dans le règlement très sage qu'il vient d'élaborer et qu'il a soumis à Mgr de Champflour, il a prévu minutieusement tous les détails des services et des horaires, les modes de prédication, jusqu'à la manière d'enseigner le catéchisme et de faire tenir en place les enfants. Cet homme, que l'on taxe ordinairement d'extravagance, a donné là, une fois de plus, un chef-d'œuvre de bon sens et d'organisation pratique, parfaitement adapté à ses conditions terrestres et à ses fins surnaturelles. Ceux qui ont suivi ses instructions à la lettre ont rempli une fonction nécessaire, ont fait humainement tout le bien qu'on attendait d'eux.

Mais le génie d'un saint dépasse de beaucoup le champ de vision de ses contemporains et de ses disciples. Il conçoit les choses au delà du lieu et du moment. Le dernier mot du mystique et du voyant, ce n'est pas aux hommes qu'il l'adresse, trop assuré d'en être mal entendu. La préoccupation supérieure qui ordonne toutes ses démarches, c'est dans sa *Prière embrasée* que nous la chercherons tout à l'heure (1). Cette fois, il s'adresse à Dieu, parce que les seuls qui atteindront son message seront ceux-là que la grâce aura choisis, qui auront par elle les yeux ouverts et les ailes déployées. Grignon, humble ouvrier, a préparé la maison ; à la Providence d'élire et de rassembler, selon ses vues, les prédestinés qui formeront le troupeau sacré, les héros qui garderont sa gloire et ses âmes, les chiens aboyants du Seigneur.

La congrégation qui comblera ses exigences infinies ne sera pas une communauté quelconque, une de plus parmi les autres, et seulement un peu mieux équipée pour les voyages.

(1) *Instructions aux Associés de la Compagnie de Marie.*

Ce sera la phalange par qui toutes choses seront renouvelées, l'assemblée suprême des saints préparée pour les jours suprêmes. Ce sera celle qu'ont rêvée saint François, saint Dominique et saint Ignace, la même, l'éternelle. Ce sera l'unique, qui ne viendra au monde qu'une fois, dans mille ans ou tout à l'heure. Mais quand elle sera prête, les temps seront révolus et le monde, qui penche vers son déclin, achèvera de se dissoudre dans la corruption et dans la lumière.